Les demeures manifestes des architectes de la métropole lilloise 1866-1935

The manifesto houses of the architects of the Lille metropolis 1866-1935

Schaubauten von Architekten in der Großstadt Lille (1866-1935)

Gilles Maury

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lha/3330>

DOI : 10.4000/lha.3330

ISSN : 1960-5994

Éditeur

Association Livraisons d'histoire de l'architecture - LHA

Référence électronique

Gilles Maury, « Les demeures manifestes des architectes de la métropole lilloise 1866-1935 », *Livraisons de l'histoire de l'architecture* [En ligne], 41 | 2021, mis en ligne le 15 juin 2021, consulté le 18 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lha/3330> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lha.3330>

Ce document a été généré automatiquement le 18 juin 2021.

Tous droits réservés à l'Association LHA

Les demeures manifestes des architectes de la métropole lilloise 1866-1935

The manifesto houses of the architects of the Lille metropolis 1866-1935

Schaubauten von Architekten in der Großstadt Lille (1866-1935)

Gilles Maury

- 1 À l'instar de bien des professions libérales, les architectes des XIX^e et XX^e siècles travaillaient et recevaient leur clientèle chez eux, dans une grande majorité des cas, ce qui engendrait une dissociation spécifique des espaces de leur lieu de résidence. Déjà, en 1977, un groupe d'historiens qui s'intéressait pour la première fois à l'éclectisme dans la région lilloise constatait, pour les habitations des architectes, que « l'art de bâtir du XIX^e siècle révèle ici, plus que beaucoup d'historiens ne sont disposés à l'admettre, une architecture des architectes qui ne furent pas les pauvres martyrs, malgré eux, d'un siècle pompeux et pompier et d'une clientèle férue de kitsch. »¹. Malgré cet appel, ces lieux paraissent très peu étudiés de manière groupée, comme s'ils ne constituaient pas un type en soi, un cas d'espèce.
- 2 Dans la mesure où ils en sont eux-mêmes les auteurs, peut-on considérer les demeures et agences des architectes de la métropole lilloise comme des sortes de manifestes, entre profession de foi et vitrine de savoir-faire ? Que révèlent les changements de génération sur près d'un siècle ? Enfin, la dissociation entre lieu de travail et habitation empêche-t-elle pour autant une forme de revendication professionnelle ? Fruits d'une enquête menée depuis des années, une douzaine d'exemples de ce type d'édifices, construits entre 1866 et 1935, a été retenue pour dresser le panorama des principales postures adoptées par les architectes, qu'ils soient reconnus internationalement ou modestes praticiens locaux².

L'habitation-agence, un type à part entière ?

- 3 En matière de prospérité économique, on oublie souvent que le Nord fut la région la plus puissamment industrialisée au XIX^e siècle et que les fortunes locales comptaient parmi les premières de la nation. La commande architecturale ne faiblit guère entre 1870 et 1930 et permit aux quelques architectes installés dans la région, formés localement, puis à Paris, bien souvent, de concrétiser des carrières ambitieuses.
- 4 Au sommet de la hiérarchie, il faut citer la figure d'Édouard Dupire-Rozan (1842-1901), architecte qui obtint très tôt dans sa carrière les faveurs des grandes familles du textile et façonna en quelque sorte le paysage urbain de Roubaix à la fin du XIX^e siècle³. Expert de l'opulence, des demeures de grandes dimensions ou de sièges sociaux d'entreprises d'envergure, Dupire-Rozan fit réellement fortune. La demeure qu'il se construisit en 1877, rue des Arts à Roubaix, est un cas unique d'habitation-agence sur le mode de l'hôtel particulier entre cour et jardin, d'une architecture plutôt sobre mais d'un dessin raffiné. Se développant sur environ huit cents mètres carrés, l'hôtel accueillait sur une grande partie du rez-de-chaussée l'agence de l'architecte, desservie par une entrée séparée. L'atelier personnel de l'architecte (Ill. 1) était toutefois situé au bel étage, donnait sur le jardin et était relié aux bureaux par un escalier indépendant, tout en étant connecté aux larges espaces de réception privés⁴. Ce dispositif exceptionnel par ses dimensions n'eut pas d'équivalent dans la région.

Ill. 1 : cheminée du cabinet de travail d'Édouard Dupire-Rozan

À Roubaix, 1877. *L'architecture et la construction dans le Nord*, n° 7, juillet 1905, p. 102.

Cl. Gilles Maury

- 5 Pourtant, au sein de la Société régionale des architectes du Nord de la France, Dupire-Rozan était entouré de confrères aux réputations au moins égales sur le plan local ou

national, comme Émile Vandenberg (1827-1909), ancien élève de Labrousse et architecte d'une grande inventivité⁵. Dès 1866, celui-ci installa habitation et bureaux dans une élégante maison de ville qu'il avait imaginée très sobre, avec seulement quelques éléments de décor ponctuant discrètement des surfaces peu animées, dans une simplicité toute rationaliste⁶. La différence entre les deux postures est notable et traduit à la fois une réflexion esthétique, voire une obédience, mais aussi une manière de revendiquer une place au sein de la société en général.

Entre affirmation moderne et pragmatisme

- 6 Lorsqu'est créée en 1905 l'École régionale d'architecture de Lille, une nouvelle génération s'installe, s'affirme, et défend ses convictions avec une production très fortement marquée par la construction de maisons de ville, pour une nouvelle clientèle s'installant dans les faubourgs des trois grandes agglomérations que deviennent alors Lille, Roubaix et Tourcoing.
- 7 Horace Pouillet (1878-1946) à Lille et Gabriel Pagnerre (1874-1939) à Mons-en-Barœul vont profondément marquer de leur originalité le paysage architectural local, par une interprétation singulière de l'Art nouveau, ou plutôt par une réelle « modernité 1900 », absorbant les leçons internationales en une synthèse personnelle. En 1910, Pouillet se construit en plein centre de Lille une habitation-agence résolument moderne et d'un dessin original (Ill. 2). La composition de la façade est largement ouverte pour éclairer une parcelle étroite et se focalise sur une grande baie atypique au contour complexe⁷. L'omniprésence d'une brique émaillée d'un ton vert vase constitue un *unicum* local, tandis que le dessin des ferronneries est un des signes distinctifs de l'architecte. Pagnerre, quant à lui, se construira deux habitations, y associant toujours son agence. En 1905, la première maison est encore empreinte d'éclectisme, tout en dévoilant déjà quelques traits d'une écriture plus animée dans laquelle les menuiseries se courbent et la composition s'anime. En 1912, le *Vert Cottage* édifié à proximité de sa première demeure est un manifeste *Arts and Crafts* à la française, aux détails inventifs et à la décoration intérieure intégrant des meubles structurant l'espace. En revanche, son ultime agence, en plein centre de Lille, sera une simple location de bureau⁸. En pleine mutation moderniste (il invite Le Corbusier à Lille en 1933, alors qu'il est secrétaire régional du Syndicat français des architectes), Pagnerre se mue en architecte pragmatique, dissociant vie de famille et activité professionnelle. Ses trois « époques » sont donc les signes des tournants d'une carrière concrétisés par des architectures circonstanciées.

III. -2 : l'habitation-agence d'Horace Pouillet

Rue du Vert Bois à Lille, 1910.

Cl. Gilles Maury

- 8 Au sein de cette génération, tous ne s'affirment pas de la même manière. Charles Bourgeois (1878-1941), qui édifia entre 1906 et les années 1930 un nombre impressionnant de grandes demeures pour le patronat textile de la métropole fut, toute sa vie, logé personnellement et professionnellement dans une demeure ancienne et modeste du centre-ville de Tourcoing⁹. Pour un homme dont la pratique avait commencé sous les auspices de la modernité la plus radicale, fortement influencée par plusieurs années d'apprentissage auprès de l'avant-garde belge, le choix demeure étrange¹⁰. Le plus discret Elie Derveaux (1867-1940), pourtant lui aussi défenseur d'un Art nouveau inventif à Roubaix¹¹, habita et travailla dans une demeure tout à fait banale, à l'opposé de l'ostentation d'un Dupire-Rozan.

Continuité des habitudes

- 9 La métropole du nord connut l'occupation allemande durant la Première Guerre mondiale et subit nombre de bombardements et de destructions, qui imposèrent une reconstruction de certains quartiers. La reconstitution de l'appareil industriel fut rapide et la reprise de la croissance économique ne tarda guère. Les jeunes architectes débutant leur carrière à cette époque, très souvent enfants de praticiens, eurent l'occasion d'affirmer leurs convictions de bien des manières. Les neveux d'Édouard Dupire-Rozan, René (1888-1948) et Maurice (1891-1958) Dupire, eurent l'opportunité de s'impliquer dans la reconstruction de Bailleul et d'y déployer un régionalisme flamand particulièrement pittoresque et décoratif¹². Il est intéressant de constater que dès qu'ils purent construire leur propre agence, elle le fut dans le même

style. Cette dernière abritait également l'habitation de René, diplômé de l'École des beaux-arts de Paris¹³. Néanmoins, leurs deux initiales accueillent le visiteur dès la porte d'entrée¹⁴. Reprenant le principe de la demeure de leur oncle, les deux frères installent les deux bureaux de l'agence au niveau bas de l'immeuble, l'entrée étant ici commune avec l'habitation. Profitant d'un léger dénivelé du terrain, ils placent l'agence au rez-de-jardin, un demi-niveau plus bas que l'entrée. L'agence ne comportait qu'un petit local d'archives et deux bureaux, un pour les deux frères, et l'autre pour les collaborateurs (Ill. 3), option qui peut sembler restreinte, mais qui n'était sans doute pas rare au regard des édifices précédemment cités. L'aspect local de la pratique des Dupire et des besoins spatiaux mesurés expliquent les dimensions réduites des locaux et leur incorporation au sein de l'habitat, puisqu'ici la parcelle le permettait¹⁵.

Ill. 3 : plan du rez-de-chaussée bas de l'habitation-agence de René et Maurice Dupire

Permis de construire de mars 1927, Archives municipales de Roubaix.

Cl. Gilles Maury

- 10 À une échelle bien plus modeste, l'exemple de l'architecte Émile Desmettre (1897-1971) permet de compléter le panorama. Praticien remarquablement discret, parfait exemple du spécialiste de la maison individuelle et des associations spéculatives, Desmettre mena une vie professionnelle éloignée des publications et de la commande publique. Néanmoins, l'habitation-agence qu'il se construit en 1929 à Tourcoing affiche un savoir-faire parfaitement explicite de son goût et de ses ambitions architecturales. Il s'agit en fait d'un immeuble d'appartements, construit sur un socle de service comprenant des garages, des caves, et l'agence de l'architecte : un seul bureau d'environ 20 m² et un petit hall d'attente avec entrée séparée. Pragmatique, Desmettre se réserve seulement l'appartement du premier étage et loue les autres. L'appartement en question est habilement composé, séparant les parties jour et nuit, et il dote la réception en enfilade

d'un ensemble de vitraux, plafond compris, plutôt spectaculaires, visibles depuis la rue (Ill. 4). Tout en briques saumon et grès flammés, la façade joue d'effets décoratifs dans les encadrements des baies, tout à fait à la mode, qu'il décline à l'envie dans les habitations du quartier¹⁶.

Ill. 4 : l'immeuble Desmettre, rue de Mouvaux à Tourcoing, 1929

L'habitation de l'architecte est au premier. L'entrée des appartements est au milieu ; à gauche, l'entrée séparée de l'agence.

Cl. Vianney Versavel, 2019

- 11 Pierre Neveux (1902-1972), à Roubaix, eut une carrière plus visible médiatiquement, mais surtout une pratique plus franchement moderne. L'habitation et les bureaux conjoints qu'il construisit en 1935 peuvent se comprendre aujourd'hui comme une inspiration de la villa Cavrois (1932) à Croix, le chef-d'œuvre de Robert Mallet-Stevens¹⁷. Par un jeu d'emboîtement habile, Neveux réussit à placer son bureau principal en façade, au rez-de-chaussée, dans la moitié gauche de l'édifice, et à l'étage un grand bureau pour les collaborateurs, l'ensemble étant desservi par un escalier autonome ; le bureau principal, doté d'un espace d'attente, était également accessible par le hall commun. (Ill. 5)¹⁸. Véritable imbrication du public et du privé, ce jeu de volumes s'unifie dans une spatialité très contrôlée et se cache derrière une façade symétrique d'un dessin moderniste, contrastant nettement avec l'ensemble plus convenu des autres habitations de la rue.

III. 5 : plan du premier étage de l'habitation-agence de Pierre Neveux

Permis de construire de 1935, Archives municipales de Roubaix.

Cl. Gilles Maury.

- 12 Dans les cas évoqués, la modestie des surfaces allouées aux espaces de travail doit être relativisée. L'architecture demeurait alors un service de proximité et une clientèle régulière suffisait à faire vivre très convenablement un architecte seul, ou employant quelques salariés¹⁹. Avoir des ambitions nationales, voire internationales, était finalement assez rare et seuls pouvaient se le permettre à cette époque des Grands Prix de Rome ou quelques figures majeures. L'ampleur des affaires, des documents à produire ou de la clientèle à recevoir imposait alors évidemment des besoins spécifiques et des surfaces plus généreuses. À Lille, Louis Cordonnier (1854-1940) fut un architecte de cette envergure et il sépara toute sa vie son habitation de ses locaux professionnels.

Des dissociations pratiques ?

- 13 Quels facteurs peuvent expliquer la dissociation entre le lieu de travail et la résidence ? Outre les aspects pratiques et domestiques d'ordre privé qu'on ne saurait négliger²⁰, la question du manque d'opportunités foncières peut être écartée. En effet, dans la métropole lilloise en pleine croissance économique et aux extensions urbaines multiples entre 1880 et 1939, les architectes sont souvent directement impliqués dans des opérations de lotissements et les options d'achat de terrains ne manquent pas²¹. S'il s'agit probablement de rester dans les centres villes pour certains, la dissociation en question n'empêche pas pour autant le manifeste, qui porte donc parfois sur l'habitation et plus rarement sur l'agence.

- 14 Le cas le plus élatant est peut-être celui du plus célèbre architecte du Nord, Louis Cordonnier, qu'une carrière brillante mena aux fauteuils de l'Académie et de l'Institut. En 1890, très tôt dans sa carrière, il se construit un ambitieux hôtel particulier sur une des plus belles artères lilloises, le boulevard de la Liberté. Aurolé de son succès au concours international de la nouvelle Bourse d'Amsterdam en 1884, Cordonnier voit sa pratique se développer avec des commandes de prestige, publiques comme privées. Son habitation reflète alors un parti-pris pour lequel il reste encore aujourd'hui célèbre : la défense du néo-flamand et d'un certain régionalisme, qu'il accentuera lors de la Reconstruction de la région. Publiée, son habitation est toujours considérée comme un « modèle » 34 ans plus tard par Jacques Barbotin qui en fait le premier exemple contemporain de son ouvrage *L'Habitation flamande*²². Mais toute sa vie, Cordonnier aura ses bureaux situés dans le vieux Lille (ce qui lui imposait un trajet quotidien notable), dans une rue construite à la fin du XVII^e siècle, logés dans une habitation très simple mais bien représentative du style lillois²³. D'une manière similaire, son contemporain à Tourcoing Jean-Baptiste Maillard (1857-1929), à la carrière très respectable mais plus locale, logeait dans un hôtel particulier plus vaste encore, d'un éclectisme « Grand siècle » de bon ton, et travaillait dans des locaux ordinaires à quelques centaines de mètres de là.
- 15 Séparer les bureaux de l'habitat n'était pas qu'une question de place et d'ambition. Albert Bouvy (1857-1838) à Roubaix, fut un acteur notable du développement de la ville au tournant des XIX^e et XX^e siècles²⁴. Bien qu'impliqué dans plusieurs opérations immobilières, il ne saisit pas ces occasions pour se construire une habitation représentative de son statut et de son succès. Ses bureaux se trouvaient dans un édifice sans intérêt, séparés de son petit hôtel particulier, qu'il n'avait pas construit. Modestie ? Manque d'ambition personnelle ? Force est de constater que dans ce cas, la décision ne pouvait pas résulter de difficultés financières ou d'un manque d'opportunités. Bouvy eut une carrière suffisamment remplie pour employer au moins trois collaborateurs et former son fils aîné, qui poursuivra l'activité jusqu'aux années 1950. En 1890, l'agence (Ill. 6) était composée d'un espace de travail principal doté d'un poêle, de plusieurs grandes tables à dessin placées devant les fenêtres, chacune équipée d'une lampe à pétrole sur pivot. Aux murs, dessins de présentation aquarellés et surtout plusieurs maquettes de façade posent le décor d'une agence représentative des pratiques professionnelles au début du XX^e siècle dans la région²⁵. Est-ce plutôt à travers ces maquettes à grande échelle que s'affirmaient les ambitions et qualités du praticien ?

III. 6 : l'agence d'Albert Bouvy

En 1890, Archives P. Simmoens.

Cl. Gilles Maury.

- 16 On peut également s'interroger sur un dernier exemple un peu énigmatique. Tardivement, mais dans une période toute aussi riche en projets que son début de carrière, Albert Baert (1863-1951) édifia ses nouveaux bureaux en plein cœur de Lille en 1924-1925²⁶. Célébrité locale, auteur de bâtiments importants et acteur du développement urbain de la ville et de ses environs avant 1914, Albert Baert fut également un acteur clef de la Reconstruction. Ses travaux dans les années 1920-1930 compteront des grands magasins, des cinémas, mais aussi son chef-d'œuvre, les bains publics roubaisiens²⁷. Les choix architecturaux retenus pour son agence intriguent (ill. 7). La singularité de la façade tout d'abord, avec son style François I^{er} affirmé, non seulement hors-mode pour l'époque mais rendu étrange par l'emploi incongru dans le Nord d'un grès rose²⁸, se double d'une affirmation franc-maçonne par l'usage d'un tympan en bas-relief aux motifs explicites²⁹ surmontant l'entrée principale. Albert Baert résidait à Lambersart³⁰, une commune limitrophe, et venait travailler en voiture, d'où la nécessité d'un garage au rez-de-chaussée, accueillant probablement d'autres pièces de services. Les clients étaient vraisemblablement accueillis à l'étage, où se situaient les bureaux principaux et un grand atelier, signalé par l'imposante baie fermée par des verres de couleur³¹. L'atmosphère ainsi générée ne devait pas manquer de paraître décalée face à la modernité se développant à l'époque, et ce d'autant plus que nombre des édifices qu'il imagina à cette période furent bien ancrés dans leur temps.

III. 7 : la dernière agence d'Albert Baert

Achevée en 1925.

Cl. Hyppolite Maine, 2021

- 17 Après la Seconde Guerre mondiale, en désirant léguer le bâtiment de son agence à la municipalité³², Baert faisait-il simplement acte de générosité, ou voulait-il également proposer une vision ou une définition de l'architecture ? S'agissait-il d'inciter à pratiquer un éclectisme opportuniste, propre à s'adapter à toutes les clientèles et tous les programmes ou budgets... Indéniablement, l'habitation d'un architecte, avec ses bureaux s'il les construit ou les intègre, est à la fois la démonstration d'un savoir-faire, d'un goût particulier et d'une ambition qualitative. Le panorama de ces édifices dans la métropole lilloise semble résumer à lui seul les principaux courants qui ont traversé l'histoire de l'architecture française, tout en affichant une appartenance régionale avec ses particularismes. Nul doute qu'une comparaison avec d'autres grandes villes permettrait d'affiner ce qui ressortirait du commun ou du singulier. Enfin, peut-être qu'une étude plus fine de chaque exemple, au sein de monographies et de biographies qui demeurent très largement à faire³³, introduirait des explications quant aux choix d'unir ou de séparer l'habitation et l'agence, mais aussi quant aux options architecturales prises, dont les nuances nous sont de plus en plus étrangères.

NOTES

1. Lise Grenier et Hans Wieser-Benedetti, *Le Siècle de l'éclectisme, Lille 1830-1930*, Paris-Bruxelles, AAM, 1979, p. 27.
2. Notre enquête a débuté au début des années 2000, en préparation du travail de thèse, et se poursuit aujourd'hui au sein des sociétés savantes locales. De nombreuses visites faites sur place sont ici secondées par l'examen d'archives privées ou publiques. Pour le contexte local, voir Gilles Maury, *Le Château Vaissier, 1892-1929, archéologies de la demeure orientaliste d'un savonnier de Roubaix*, Thèse en histoire de l'architecture, Université de Versailles Saint-Quentin en Yvelines, 3 tomes, 2009. Publiée sous le titre *Le Château Vaissier, Palais orientaliste d'un savonnier de Roubaix*, Paris, Picard, 2013, 263 p.
3. *Ibid.*, voir notamment les pages 49 à 72.
4. C'est ce que nous déduisons d'une visite de l'hôtel avant son abandon actuel, en le comparant avec quelques photographies anciennes.
5. Comme le démontrent ses publications et les édifices encore nombreux, mais souvent dénaturés, présents dans la région. Voir par exemple, Émile Vandenberghe, *Métaux*, Lille, Danel, circa 1905, 40 planches.
6. Au 46, boulevard de la Liberté à Lille. L'édifice existe toujours, mais a récemment été transformé en appartements...
7. La distribution n'est pas connue. Les permis de construire d'avant 1919 ont disparu dans l'incendie de l'hôtel de ville durant la Première Guerre mondiale. Par ailleurs, l'architecte n'aurait pas laissé d'archives. On est tenté de supposer que l'agence, assez modeste, devait se loger dans le demi-sous-sol.
8. *Gabriel Pagnerre, architecte de notre terre*, Mons-en-Barœul, Association historique, 2007, 146 p.
9. L'agence comme l'habitation occupent le 5, rue Verte-Feuille (aujourd'hui Alexandre Ribot), auquel fut annexé le n° 7. Les édifices existent toujours, à proximité de la mairie.
10. Il finit son apprentissage chez Paul Saintenoy et Alban Chambon. Voir *Charles Bourgeois, l'architecture dans le Nord de la France*, Strasbourg, Edari, 1932, 48 p. Ce choix est d'autant plus étonnant pour un vrai spécialiste de l'habitat privé.
11. Voir Gilles Maury, « À la recherche de l'Art nouveau, trésors méconnus de Roubaix », *Gens & Pierres de Roubaix*, Roubaix, Société d'Émulation, n° 21, 2016, p. 30-49.
12. Ce régionalisme fut largement publié dans la presse spécialisée ou populaire, voire dans des ouvrages spécifiques. Voir Jacques Barbotin, *L'habitation flamande*, Paris, Massin, 1927, 10 p. et 40 pl. L'ouvrage est consultable sur Gallica.
13. René Dupire est diplômé en 1914, son frère Maurice fut agrégé plus tard.
14. L'édifice est toujours visible, boulevard de Cambrai à Roubaix. Pour un article détaillé sur la dynastie Dupire, toujours active, voir Gilles Maury, « Les Dupire à Roubaix. De 1856 à nos jours, l'ancrage profond d'une dynastie régionale. », actes du Colloque *Dynastie d'architectes et d'artistes en province, XIX^e-XX^e siècles*, Université de Clermont-Ferrand (à paraître).
15. Auparavant, les deux frères travaillaient avec leur père dans un local loué non loin de là. L'habitation familiale était un hôtel particulier, aujourd'hui détruit.
16. Cette partie sur Émile Desmettre est issue d'une recherche en cours, menée avec l'un de ses descendants. Peu d'archives ont été conservées, mais quelques documents permettent d'avancer une reconstitution de son parcours. Desmettre fut l'auteur du lotissement du château Vaissier à Tourcoing à partir de 1930 : il s'établit donc lui-même sur un lotissement qu'il créa et dont il assura l'essentiel des constructions (environ une soixantaine de maisons et d'immeubles).

17. Gilles Maury, « La petite sœur de la Villa Cavrois », », *Gens & Pierres de Roubaix*, Roubaix, Société d'Émulation, n° 23, 2017, p. 34-37.
18. Le permis est conservé aux Archives départementales. La maison a conservé la plus grande part de sa décoration d'époque : sols en mosaïques, éclairages indirects... La disposition d'origine de l'agence n'a pas été vérifiée, notre description s'appuie sur les plans.
19. Chez les Dupire, chez Neveux ou Lemay, on compte trois à cinq collaborateurs environ. De même chez Bouvy. Ces informations sont toutefois difficiles à obtenir, la plupart des archives d'agence ne comportant pas de données chiffrées ou de gestion.
20. C'est évidemment un point quasiment impossible à traiter, mais l'avis des épouses pouvait être important !
21. C'est du moins vrai pour les architectes cités dans cet article. Nos enquêtes menées depuis des années font ressortir leurs implications dans la constitution de rues ou de quartiers entiers entre les années 1870 et les années 1930.
22. Jacques Barbotin, *op. cit.*, pl. 6.
23. Les deux édifices existent toujours. Les locaux professionnels, rue Jean Moulin, (anciennement rue Marais) sont aujourd'hui des habitations. Il est à noter que la famille Dubuisson eut ses bureaux dans la même rue pendant plusieurs décennies.
24. Gilles Maury, « Albert Bouvy, redécouverte de l'œuvre d'un architecte », *Gens & Pierres de Roubaix*, Roubaix, Société d'Émulation, n° 15, 2013, p. 22-39.
25. Un autre cliché existe, pris de l'angle opposé. Archives Patrick Simmoens, arrière-petit-fils d'Albert Bouvy. En outre, une photo du « cabinet de l'architecte » existe, meublé en néo-Renaissance, sans que l'on sache s'il était situé avec les bureaux, ou dans l'habitation...
26. Situés rue de Valmy, entre la préfecture et l'hôtel de ville. L'édifice existe toujours. Le permis est visible en ligne : <https://archives.lille.fr/ark:/74900/a011527774283RW8vPR/c346518f7d>, consulté en février 2021. Il débuta sa carrière en association avec Louis Gilquin, puis avec Georges Boidin, dans des locaux situés rue Fontaine-Del-Saulx à Lille, puis pendant plus de dix ans, avant 1914, rue Jacquemars Gielée, dans un immeuble banal.
27. 1927-1932. Cet énorme complexe comprenait douches, baignoires, piscine et restaurant. C'est aujourd'hui le musée d'art et d'industrie André Diligent, La Piscine.
28. Matériau qu'il utilisera aussi pour la façade principale des bains roubaisiens, mais sur aucun autre édifice répertorié à l'heure actuelle. Il pourrait également s'agir d'un matériau « moderne », comme une pierre reconstituée, mais il n'a pas été possible d'étayer cette hypothèse.
29. Ici, outre l'équerre et le compas imbriqués, on observe la présence d'un oiseau (un Phénix probablement) nimbé de rayons. Baert était membre de la loge Lumière du Nord, du Grand Orient de France.
30. La demeure d'Albert Baert n'est pas documentée à ce jour. Il en était très probablement l'auteur, vu son investissement dans cette ville à la fin du XIX^e siècle. Elle aurait été démolie peu après sa mort.
31. C'est ce que nous déduisons de la façade et des dispositions générales de l'édifice. Le permis de construire ne contient pas le plan de l'étage. Le rez-de-chaussée possède une cour couverte par une verrière.
32. Idée dont témoignent diverses archives, conservées aux Archives municipales de Lille. Fonds École d'architecture-École des beaux-arts ; 1R1-102 legs Baert. Il désirait que la maison soit louée pour générer des revenus afin de fournir des bourses à des étudiants. Son vœu ne sera pas réalisé, malgré son insistance dans les derniers mois de sa vie.
33. Il n'existe à ce jour aucun travail scientifique exhaustif publié sur l'un ou l'autre des architectes régionaux. Un ouvrage sur Louis Cordonnier devrait bientôt paraître, écrit par le journaliste Bruno Vouters et un des descendants de l'architecte.

RÉSUMÉS

À l'instar de bien des professions libérales, les architectes des XIX^e et XX^e siècles travaillaient et recevaient leur clientèle chez eux, imposant à leur lieu de résidence une dissociation spécifique des espaces. Ces lieux paraissent très peu étudiés de manière groupée, comme s'ils ne constituaient pas un type en soi, un cas d'espèce. Dans la mesure où ils en sont eux-mêmes les auteurs, peut-on considérer les demeures et agences des architectes de la métropole lilloise comme des sortes de manifestes, entre profession de foi et vitrine de savoir-faire ? Que révèlent les changements de génération sur près d'un siècle ? Enfin, la dissociation entre lieu de travail et habitation empêche-t-elle pour autant une forme de revendication professionnelle ? À travers une série d'exemples, émergent des stratégies de représentation, véritable résumé des courants architecturaux français, mais aussi des particularismes régionaux.

Like many of the liberal professions, architects in the 19th and 20th centuries worked and received their clients in their homes, imposing a specific dissociation of spaces on their place of residence. These places seem to be very rarely studied in a grouped manner, as if they did not constitute a type in themselves, a case in point. Insofar as they are themselves the authors, can we consider the homes and offices of architects in the Lille metropolis as a kind of manifesto, between a profession of faith and a showcase of know-how? What do the changes in generation over nearly a century reveal? Finally, does the dissociation between the workplace and the home prevent a form of claim? Through a series of examples, strategies of representation emerge, a true summary of French architectural trends, but also of regional particularities.

Wie bei vielen Freiberuflern arbeiteten auch die Architekten des 19. und 20. Jahrhunderts in ihren eigenen Räumlichkeiten und empfangen dort gleichzeitig ihre Kundschaft, was daher eine besondere räumliche Trennung erforderte. Bislang sind Architektenhäuser allerdings kaum umfassend als eigener Typus erforscht, obwohl sie zweifellos eine ganz eigene Gestalt ausbilden. Ist es nun vor dem Hintergrund, dass die Architekten selbst als Autoren ihrer eigenen Häuser fungierten, gerechtfertigt, diese Bauten - am Beispiel der Großstadt Lille - als eine Art "Manifest" zwischen Glaubensbekenntnis und Schaufenster des eigenen Könnens zu bezeichnen? Welche Erkenntnisse lassen sich darüber hinaus am Generationenwechsel über mehr als ein Jahrhundert ableiten? Und verhindert schließlich jene Trennung zwischen Arbeits- und Wohnsphäre möglicherweise eine Art der architektonischen Inanspruchnahme? Anhand einer Reihe von Beispielen sollen in diesem Beitrag Repräsentationsstrategien aufgezeigt werden, die als regelrechte Zusammenfassungen französischer Architekturströmungen gelten können, gleichzeitig aber auch regionale Besonderheiten aufweisen.

INDEX

Mots-clés : agence, habitation, régionalisme, modernisme, métropole lilloise

AUTEUR

GILLES MAURY

Gilles Maury est architecte DPLG depuis 1996 et docteur en histoire de l'architecture depuis 2009 (UVSQ). Maître de conférence (2012), il enseigne l'histoire au sein de l'École Nationale Supérieure

d'Architecture et de Paysage de Lille depuis 2004. Il prépare actuellement une HDR sur *Viollet-le-Duc et l'Angleterre, recherches et échanges autour de l'habitation et du gothique moderne*. Gilles Maury participe régulièrement à des colloques internationaux (*Les élèves de Viollet-le-Duc* en 2020, *L'Avenir des églises*, en 2016, *Viollet-le-Duc, architecture et villégiature* en 2014...) et publie ouvrages ou articles principalement autour de l'architecture du XIX^e siècle (*Le Château Vaissier*, Picard, 2013 ; *Le Baron Bethune à Roubaix*, Invenit, 2013...). Chercheur au LACTH, il participe en articulation avec ses enseignements à des programmes de recherche nationaux interdisciplinaires : *Architecture du XX^e siècle* ; *Histoire de l'enseignement de l'architecture* ; *PaTre* et *ExPaTre* (outils pour la patrimoine religieux, CNRS, Strasbourg). Adresse électronique : g-maury@lille.archi.fr